

Isabelle Adjani
La folle détermination

Patrick Schupp

Numéro 141-142, septembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59441ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schupp, P. (1989). Isabelle Adjani : la folle détermination. *Séquences*, (141-142), 82-83.

ISABELLE ADJANI



La Gifle [1974]



Histoire d'Adèle H. [1975]



Nosferatu, fantôme de la nuit [1979]



Les Soeurs Brontë [1979]

Isabelle Adjani tourne *Possession* sous la direction d'Andrzej Zulawski. Un des sommets du film se passe dans le métro de Berlin, où elle doit se déchaîner dans une véritable crise hystérique. Elle n'a, comme indication, que cette simple phrase: « Tu fais l'amour avec l'air ». Elle a répondu: Ah? bon... Heureusement, il y a un maquilleur brésilien, Ronaldo, qui lui explique les transes sexuelles des femmes qui participent aux séances de macumba. Ils répètent tous les deux dans sa caravane, sans rideaux, et les Berlinoises qui passent les prennent pour des fous. Puis, on a tourné dans le métro. Isabelle est harnachée de tuyaux avec une machine derrière elle qui semble faire sortir de son corps des tas de liquides épouvantables. Elle dit: « Je me suis lancée. En même temps, c'était gai, tout cela! » Voilà! Ça, c'est Adjani! Au sommet de l'hystérie, en pleine crise de nerfs — simulée peut-être, mais finalement pas si loin de la vérité — et « c'était gai! »

Femme-enfant, fille-folie lucide et démesurée, qui jongle avec les sentiments et les nerfs des spectateurs — à la scène ou à l'écran — et qui fait de la démesure son pain quotidien, et le nôtre. Même dans les rôles les plus sages, la Marya de *Quartet* (qu'elle voit comme un papillon épinglé, un petit animal qui ne comprend pas qu'il va mourir. On le voit, elle n'est pas simple...) ou l'espèce de Berbère orientale rêveuse de *Ishtar* — pourtant il y a son idole, celui qui l'a décidée à faire le film, Dustin Hoffman, un autre dingue —, c'est toujours à la limite du craquement. Et ça doit être fatigant de vivre comme ça, branchée à haute tension tout le temps! Alors les critiques, qui n'ont rien compris, qualifient son interprétation dans *La Gifle* de Claude Pinoteau, aux côtés de Lino Ventura, de « rayonnant, habité, vrai », sans réaliser que cette espèce de désespérance passionnée est en fait sa folie ordinaire, et que parfois elle oublie tout simplement de jouer pour se mettre à nu, en bonne petite comédienne stylée par Raymond Rouleau et Robert Hossein qui s'y connaissent en pouliches talentueuses et... rétives. Parce que..., parce que c'est comme ça que tout a commencé. Le théâtre très tôt la travaille. À douze ans, elle collectionne les prix de récitation, elle monte *Les Fourberies de Scapin* dont elle se réserve le rôle-titre. À seize ans, Nina Companeez cherche des adolescents pour son nouveau film *Faustine ou le bel été*. Rencontre Isabelle. L'envoie immédiatement chez la productrice Meg Bodard pour signer son contrat. Isabelle décide alors de prendre des cours d'art dramatique et s'inscrit chez François Florent (Permettez-moi de ricaner). Elle y reste trois semaines. La télévision a l'oeil sur elle. C'est du solide: *Les Flamands*, en costumes, dans une Renaissance gangrenée. Et, un soir — voyez à quoi cela tient — elle rate son train pour Florence, où a lieu le tournage. Le téléphone sonne. Raymond Rouleau va tourner pour la télévision *L'École des Femmes*. Son Agnès est enceinte. Le lendemain, il fait passer des auditions. Rouleau l'engage en lui déclarant: « Nous aurons beaucoup de travail. » En juin de la même année, rencontre fortuite avec Robert Hossein sur le trottoir de la Comédie-Française. Il faut se rappeler qu'elle n'a jamais vraiment fait de théâtre. Hossein est troublé, la regarde dans les yeux et l'engage pour le rôle d'Adela, second rôle après Annie Ducaux dans *La Maison de Bernarda* de Garcia Lorca.

Cette même année, de passage à Paris, je vais voir la pièce avec un copain qui me dit: « On va boire un verre après avec des gens de la production ». À minuit quinze, arrive une très jeune fille, l'oeil bleu narquois-méchant, une allure de reine vêtue punk folklo, sans une once de maquillage. Elle s'assied et dit: « Crevée. Mais c'était si beau, la

La folle détermination



Barocco [1976]

fin. « Pendant deux heures, fasciné, je l'écouterai raconter son enfance, son amour du théâtre, la folie exigeante qu'elle veut mettre dans ses rôles, tout en griffant au passage — oh, pas méchamment —, quelques collègues moins gâtées par la nature. Presque aussitôt après, Jean-Paul Roussillon lui propose Agnès encore, mais cette fois-ci sur la scène du Français. Jean-Loup Dabadie, le meilleur écrivain du cinéma français, la remarque et écrit: « Je la revois encore en gros plan, avec son petit nez rouge, ses yeux qui tout à coup se remplissent de larmes, son espèce d'indignation, sa colère, le scandale dans sa voix, à la fois déchirure et impatience. Je me suis dit: « Cette fille est vraiment extraordinaire, elle a le pouvoir de faire ressentir son émotion aux autres dans une fraction de seconde. » Rouleau la reprend à la saison suivante pour le rôle-titre d'*Ondine* de Jean Giraudoux. Le spectacle sombre dans les ors, la prétention et la poussière, mais pas Isabelle qui tire brillamment son épingle du jeu en refusant de truquer, ce qui fait dire à son metteur en scène: « Isabelle n'est pas une comédienne qui répète. C'est quelqu'un qui crée. Elle invente à chaque instant un style qui est uniquement le sien ». Jean-Louis Dabadie écrit pour elle *La Gifle* (elle partage la vedette avec Lino Ventura) et renchérit: « Je n'ai pas écrit une seule ligne du scénario avant de l'avoir rencontrée. Même son physique est insolite. Elle est très jolie, tout en échappant aux canons de la beauté telle qu'on la photographie généralement. »

Cette gifle qu'elle reçoit à toute volée se répercute dans l'Europe entière et son écho parvient jusqu'à Hollywood où Ryan O'Neal veut acheter les droits du film pour, un peu plus tard, en faire bénéficier sa Tatum de fille. Mais Isabelle s'oppose au projet, déclarant, entre autres que « c'est un film français; aux États-Unis la mentalité est totalement différente, ils rataient tout, ça ne marcherait pas, et tout le monde serait furieux. ». Et si le projet tombe à l'eau, Isabelle, elle, s'y jette. *Adèle H.* avec François Truffaut, *Le Locataire* avec Roman Polanski (elle avoue avoir eu très peur, tellement elle trouvait Polanski hallucinant et, dit-elle, « cela m'a tellement marquée que quelque chose en moi s'est complètement transformé. ») Un autre moment important: le remake de *Nosferatu*, avec un autre halluciné, Klaus Kinski, sous la direction implacable de Werner Herzog. La violence de son tempérament est à la fois la catharsis et la raison d'être du rôle, puisque nous voyons à la limite du supportable cette surprenante faculté qui nous permet de tenir pour vraies des choses que nous savons être fausses. Et voilà: c'est ça le secret d'Isabelle. Elle s'investit totalement d'abord. La violence de son tempérament et ce troublant démarquage

par rapport à la réalité alimentent ensuite cet investissement, et oblitèrent peu à peu les frontières du personnage qu'elle joue — parce qu'on ne voit plus le jeu —, sort du cadre de l'écran et devient inquiétant parce qu'il pénètre trop loin et trop vite en nous. On oublie l'écran, la mise en scène, l'époque ou l'histoire. On ne voit qu'elle et pourtant, c'est le personnage qui passe. On croit à *Adèle H.*, à l'élégante et glacée Marya (dans *Quartet* de James Ivory), à la meurtrière de *Mortelle Randonnée* de Claude Miller et surtout à sa *Camille Claudel* qui vient doucement crever nos écrans. Le film n'est pas très bon, et Gérard Depardieu, pour une fois est à côté de ses affaires, mais elle va vraiment jusqu'au bout de ses possibilités. C'est d'ailleurs par elle et à cause d'elle que le film s'est fait, et on le sent avec une intensité presque gênante, ce qui débalance complètement le film. Et comme elle a un destin vraiment hors du commun et que cette folie ordinaire qui mène sa vie s'embusque dans les endroits les plus inattendus, il lui est arrivé cette chose fantastique, inouïe, qui ferait l'objet d'un film — et le rêve de tout comédien — s'il ne s'agissait pas, justement, d'un événement on ne peut plus sérieux. En janvier 1987, un dimanche, à 17 heures (tout le monde est normalement chez soi), Isabelle arrive à TF 1, seule, avec son avocate et son attachée de presse. Isabelle est tendue, à crans, mais résolue: elle va prouver au monde en étant là, sur l'écran, et en pleine forme, qu'elle n'est pas malade (la rumeur

atroce parlait même de sida), ni morte, comme des milliers de Français le croyaient, au même titre que cette auditrice qui parle d'elle au passé. Tout ceci parce qu'on constate une incroyable érosion du secret médical, ce qui commence à poser un réel problème. Et la rumeur précise encore: un « grand patron » d'un hôpital réputé disait récemment à un journaliste: « J'ai dans ma poche une liste de célébrités atteintes du sida, et je la vendrai au plus offrant. »

Et pense-t-on alors au petit Barnabé (8 ans) qui regarde sa maman Adjani littéralement « comparaître » à l'écran et froidement justifier sa « résurrection ».

À personnage ultime, situations ultimes. Mais ce qui est le plus troublant, c'est que cela reste trop bien dans le personnage... ou la femme. On peut épiloguer à perdre haleine sans avoir de réponse juste. À côté ou à l'intérieur de l'actrice, il y a la femme. Ou est-ce le contraire? Le minois, les réactions, la violence sont ceux d'une adolescente. L'acuité, la subtilité, la force exigeante, la maturité, celles d'une femme. Et quand on demande à Ondine: « Quel âge as-tu? » et qu'elle répond: « Quinze ans, et je suis née depuis des siècles... » on sait qu'en réalité, c'est Isabelle Adjani qui parle.

Patrick Shupp



Subway (1984)



Ishtar (1986)

Camille Claudel (1988)

